

Madame la Directrice, chers Collègues, Mesdames et Messieurs,

La tribune d'où je vous parle aujourd'hui m'a accueilli, vous le savez, sans que j'aie rien fait pour m'en approcher. C'est pourquoi je voudrais commencer ce discours en vous remerciant de m'avoir appelé à siéger parmi vous. Etymologiquement, l'appel est une vocation et je songe à ce superbe tableau du Caravage représentant la *Vocation de saint Matthieu*. La vocation est une grâce, mais elle est aussi une dette, celle de savoir s'acquitter de l'appel dont on est l'objet, celle d'assumer les obligations nées de la place que l'on occupe, celle d'être digne de l'honneur qui vous est fait.

Car cet adoubement me fait poser une question : suis-je digne de lui ? Les premières fois où je suis allé travailler à la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, alors que je m'asseyais dans un de ces grands fauteuils de bois, devant ces tables culottées, je me demandais combien de postérieurs augustes avaient écrasé les cannages où je posais le mien. J'étais fier et intimidé. Je souhaitais ardemment ressembler à tous ceux qui avaient réfléchi dans ces lieux et j'espérais qu'un peu de leur science allait sourdre des pupitres, que je pourrais m'incorporer un de ces suppléments d'âme qu'ils avaient peut-être oublié en allant reprendre leur chapeau.

Vous m'avez élu au premier fauteuil de votre Académie, à la succession de M. Tessonneau, mais par lui et par Mme de Butlar, vous me rattachez à M. de Brémont d'Ars, dont j'occupe désormais le siège. Au-delà encore, vous me faites le disciple du chanoine Tonnelier, notre père à tous.

Rémy Tessonneau naît à Jarnac-Champagne et passe lui aussi par les facultés de lettres et de droit de Poitiers et de Paris. Mais il s'oriente plutôt du côté de celles-là que de celui-ci, puisqu'il est en définitive docteur ès-lettres et licencié en droit. Il suit ensuite une double carrière d'administrateur civil et d'écrivain. Son caractère est déjà formé ; il l'a été entre les murs sombres de Recouvrance à Saintes, où il apprit à ne pas laisser aller ses sentiments, à adopter un abord impavide, cachant une grande richesse intérieure, une profonde sensibilité.

Comme administrateur civil, il est d'abord durant quelques mois sous-préfet, directeur de cabinet du commissaire de la République à Lille en 1944-1945. On le retrouve ensuite secrétaire général des Mines domaniales¹ de Potasse d'Alsace, puis de la Société d'Etudes Chimiques pour l'Industrie et l'Agriculture (SECPIA), et enfin directeur général de l'Institut des hautes études cinématographiques (IDHEC), où il reste presque vingt ans, jusqu'à l'âge de 59 ans ; c'est au cours de cette période qu'il fonde le Centre international de liaison des écoles de cinéma et de télévision.

Là se trouve le moment fort de sa carrière professionnelle, là il donnera toute sa mesure. Son action se déploie au niveau international. Il est partout : au Japon, en Irak, au Pérou, mais au Cambodge aussi, où il est fait Commandeur de l'ordre royal du Shamétréi, ou en Italie, tout simplement, où on lui remet la médaille du Mérite. Souvent missionné par les Affaires culturelles, il prononce plusieurs conférences, rencontre ses homologues des pays d'accueil et, lui qui y était si attaché, fait rayonner la culture française.

A la fin des années soixante, Malraux, encore ministre de la Culture, agite une grande idée : il s'agit de créer un immense complexe culturel à la Défense. Rémy Tessonneau suit le projet avec d'autant plus d'intérêt que, bien évidemment, l'IDHEC

¹ Ultérieurement « Laboratoires ».

ferait partie de l'ensemble. Mais le Général de Gaulle quitte le pouvoir, et le président Pompidou a d'autres idées en tête ; il veut laisser son nom, sinon dans la pierre, du moins dans les tuyaux. Beaubourg détronera les projets de la Défense. Rémy Tessonneau s'oppose de toute son énergie à ce glissement progressif des désirs présidentiels, et se désole des tuyaux du centre ville et de l'arche en plein à l'ouest.

Mais Rémy Tessonneau est aussi en contact avec les étudiants, à Nanterre d'abord, où il fonde le Centre d'études générales audiovisuelles. La vie au milieu des étudiants est un allant de soi chez cet homme pour qui administrer ne veut pas simplement dire gérer, mais aussi encadrer, guider, conseiller. On le trouve encore en poste à 69 ans, tenant toujours ouverte la porte de son bureau.

Nanterre, ses brumes, ses révolutions et ses bidonvilles laissent cependant la place aux universités de Nice et de Créteil, où il professe peu, mais dirige le département audio-visuel. La retraite n'interrompt pas ses activités, n'entame pas son dynamisme. En 1977, il est président-fondateur, puis président d'honneur de l'université francophone d'été Saintonge-Québec d'ethnologie audiovisuelle, sise à Jonzac au cloître des Carmes. A 75 ans, il accomplit sa dernière création : celle de la Société des amis de Joseph Joubert.

Car Rémy Tessonneau a beaucoup d'affinités avec Joseph Joubert, né deux siècles avant moi et mort à l'âge où lui prenait sa retraite, à qui il a consacré sa thèse² et plusieurs ouvrages³ par la suite.

Mais le professeur Tessonneau⁴ est aussi écrivain⁵, témoin de son temps⁶ et *quenaille*⁷ saintongeais, décoré à plusieurs reprises⁸, lauréat de l'Académie française et de l'Académie de Saintonge naturellement, prix Broquette-Gonin et Maujean, grand prix du romantisme pour l'ensemble de son œuvre, et membre de la Société Chateaubriand. Ce fut un homme fidèle, qui laisse une œuvre inachevée, puisque le grand âge l'a empêché de faire paraître son dernier manuscrit⁹.

On retiendra de lui l'harmonie solide entre l'homme de cœur et l'homme de

² *Joseph Joubert éducateur (1754-1824), d'après des documents inédits*, soutenue à l'Université de Paris et rééditée plusieurs fois chez Plon jusque'en 1944.

³ *Correspondance de Fontanes et de Joubert*, Paris, Plon, 1943, XXIV + 181 p. ; *Joseph Joubert éducateur ; Essais de Joseph Joubert*, Paris, Nizet, 1983, 259 + IV p. ; *Pensées, jugements et notations de Joseph Joubert*, Paris, Corti, 1989, 400 p., qui sera traduit en catalan ; *Correspondance générale de Joseph Joubert*, Bordeaux, William Blake and C°, 1996-1997, 3 vol.

⁴ On lui doit, à ce titre, la publication de : *L'Action sociale des mines domaniales de potasse d'Alsace ; établissement industriel d'Etat, 1918-1946*, Paris, Imprimerie nationale, 1946, 121 p. ; l'édition des actes de la table ronde de Rome et Prague en 1966, *Le jeune Cinéma à l'école*, Paris, CILECT, 1966, 330 p. Mais aussi les préfaces des ouvrages d'Etienne Fuzellier, *Cinéma et littérature*, Paris, Cerf, 1964, 324 p., Jean Mitry, *Bibliographie internationale du cinéma et de la télévision*, Paris, Institut des Hautes Etudes Cinématographiques, 1967, 202 p., Michel Wyn, *Initiation aux techniques du cinéma*, Paris, Eyrolles, 1956, 250 p., qui a connu trois éditions (dernière en 1969), ou l'avant-propos du *Catalogue des ouvrages, périodiques et documents de la bibliothèque de l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques*, Paris, I.D.H.E.C., 1957, 2 vol.

⁵ Juste après la guerre, il publie un recueil de poèmes, *Ferveurs*, Paris, Jemmapes, 1947, 39 p. Peu après, un essai, *Le luxe est-il une fleur du mal ? Son rôle dans le génie français*, Paris, Union française des industries exportatrices, 1948, 191 p.

⁶ Il publie : *Jacques l'Ami d'Achille : un agent français de la guerre secrète « réseau évasions », 1940-1945*, Paris, Chassany, 1946, 190 p., qui est un témoignage sur la guerre.

⁷ En patois, on dit [kənoʃ]. Nous nous autorisons de l'exemple provençal qui, du *fellebris* bas latin (« nourrisson ») a forgé le « fêlibre » aujourd'hui reconnu, pour proposer, à partir du *cunae – arum* latin (« berceau ») une nouvelle prononciation [kənoʃ] d'un mot saintongeais bien connu, qui signifie « petit enfant ». Il est ainsi l'auteur de *Trois moutons noirs de Saintonge*, La Rochelle, Rupella, 1988, 239 p., où il campe la vie de trois amis en Charente, avant la Deuxième Guerre mondiale ; *Le Carré magique de la vie saintongaise*, La Rochelle, Rupella, 1981, 267 p., qui est une évocation de sa province ; mais surtout, bien sûr, de *Barthélemy Gautier témoin de son temps*, Saint-Jean-d'Angély, éd. Bordessoules, 1992, 476 p.

⁸ Officier de la Légion d'honneur, Chevalier des Palmes académiques, du Mérite social, du Mérite agricole.

⁹ *Histoire vécue de l'Idhec et du Cilect (1951-1970)*, travail universitaire sur la vie de l'école, en deux volumes, qu'il songeait à intituler : *IDHEC-Germinal*.

décision, le Saintongeais profondément attaché à sa terre et le défenseur de la civilisation française, qui n'hésitait pas à écrire en frontispice d'un de ses ouvrages : « Je dédie ce livre aux esprits assez révolutionnaires pour sauver les traditions de la haute qualité française »¹⁰. Mais c'était aussi un homme vivant, entreprenant de nombreux voyages, en Traction Citroën d'abord, en DS ensuite, dont celui-ci où une défaillance inopportune de la Traction contraignit le couple d'aventuriers à prendre le bateau suivant pour Patras, dans des conditions déjà spartiates puisqu'il fallut combattre la punaise, ennemie perfide et insistante du voyageur d'alors.

En me voyant ici succéder à ce professeur, écrivain et administrateur civil, je ne peux m'empêcher de songer à un de nos grands historiens du droit qui, s'il avait, comme Jacques Brejon de Lavergnée, vécu après la création de l'Académie de Saintonge, y aurait été évidemment comme lui et comme moi accueilli, je veux parler d'Adhémar Esmein. Charentais d'Angoumois, Adhémar Esmein ne s'est pas limité à produire une œuvre scientifique qui fait encore autorité de nos jours, il a consacré toute une partie de son talent à chanter la Saintonge, dont il n'a cessé de se réclamer l'enfant, y compris lorsqu'il occupait sa chaire à Paris. La postérité dira ce qu'il faut penser de ce que j'aurai écrit, mais je puis vous assurer d'ores et déjà que dans tous mes travaux scientifiques, à Paris ou au Caire, à la ressemblance de ce qu'a fait Adhémar Esmein avant moi, je n'ai jamais cessé de proclamer ma fierté d'être né à Saintes et de compter deux tiers d'ancêtres saintongeais, et ce depuis la nuit des temps.

Jhe seus sensément né natif de cheus nous.

Et de fait, cette terre se retrouve aussi dans plusieurs de mes romans, publiés ou non. Elle constitue, entre Didier, qui a si souvent tenu la plume avec moi, et moi, un de ces traits d'union improbables, lui que je raille régulièrement d'être un métèque italo-breton, bien qu'il soit tout de même Saintongeais pour tout un quart de son sang.

Qu'a-t-elle donc cette terre que bien des ignorants ne savent pas où situer sur une carte, pour m'enraciner si solidement ? Suis-je simplement un « imbécile heureux né quelque part », comme se plaisait à les taquiner celui qui ne jurait que par Sète ? Suis-je sensible à sa lumière qui n'a d'équivalent qu'en Galilée et que le peintre Félix Cavel, l'ami de ma grand-mère, poursuivait au cœur de ses tableaux ? Qu'a donc cette terre qui m'empêche de seulement songer à me séparer d'elle ? Comment me parle-t-elle pour que je parle aussi d'elle ? Comment me nourrit-elle pour que je puisse écrire ? Comment est-ce que j'écris et que veut dire écrire ?

La question est présomptueuse tant le sujet a été rebattu. Si je prétends faire un peu de neuf sur ce thème fort ancien, il me faut rappeler la Saintonge et n'oublier jamais qu'elle est en toile de fond. Il me faut écouter ce que je sens quand c'est l'universitaire qui écrit et quand c'est le romancier. Il me faut comprendre ce que je donne quand j'écris seul et ce que nous bâtissons quand nous écrivons à quatre mains. Il me faut considérer mes limites et les dettes que j'ai contractées au long d'un parcours de presque 6000 pages imprimées et de quelques milliers encore qui le seront peut-être un jour, *inch Allah*, comme on le dit dans mon autre chez moi.

Ecrire, c'est d'abord composer. Composer pour donner un sens. Trouver un sens pour entrer en partage avec autrui. Ecrire, c'est se demander ce que les autres vont lire et comprendre. Il faut, pour cela, être capable d'unir tous ces bouts d'improbables, tenus comme par miracle au fil de la plume, au ressort du clavier. Il faut ne négliger aucun détail ; porter son attention à chacun de ces mots, comme, en cuisine, on ne plaisante pas avec un grain de sel. L'écriture est aussi compliquée que la

¹⁰ *Le luxe...*, op. cit., p. 7.

cuisine, aussi exigeante, aussi subtile qu'elle. *Et o peut ben rimer itou.*

Lorsque j'étais apprenti écrivain, que je n'étais donc qu'un scripteur, je me faisais l'effet de celui qui, pour la première fois, se met au volant de la voiture : le déplacement l'entraîne un peu malgré lui, vers des mouvements erratiques parfois. Je me souviens avoir aligné des mots qui me donnaient l'impression de faire des phrases. Comme j'étais bavard et que j'avais la plume vélocé, que j'avais « de l'inspiration », comme on dit souvent pour signifier qu'au mieux on peut ne pas se taire ni s'arrêter d'écrire, je progressais rapidement et noircissais sans peine des rames entières. L'angoisse de la feuille blanche m'atteignait peu, alors. Tout m'était prétexte à narration et le simple fait de lever le nez « m'inspirait » jusqu'à dépeindre l'environnement et ses humeurs. Je pouvais parler de tout en m'émerveillant des cieus saintongeais, sans trop savoir ce que d'autres en avaient dit.

J'eus deux électrochocs. Le premier quand un professeur d'espagnol au lycée de Royan, en me rendant une dissertation d'une vingtaine de pages, me lança d'un ton sec : « Alexandre Dumas n'était pas notre meilleur écrivain ». Le second en entendant une critique littéraire sur un roman à la mode qui faisait un usage immodéré de l'environnement climatique : « Ce n'est pas un roman, c'est un bulletin météo ». La troisième révélation ne fut pas un électrochoc, mais l'apprentissage de la modestie qui vient avec la culture, ou avec le talent, pour parodier Sarah Bernhardt quand elle parlait du trac. Quoi, tout ce que je croyais si novateur, si original, avait déjà été si souvent traité ? Même les métaphores, mêmes les audaces stylistiques sentaient la resucée. Je repensais souvent à cet écrivain qui porte son manuscrit chez l'éditeur en l'accompagnant de ce commentaire satisfait : « C'est l'histoire d'un mec qui se prend pour le fils de Dieu »... J'étais, moi aussi, né trop tard dans un monde trop vieux.

Alors, j'ai regardé la lumière de Saintonge et non plus son ciel, j'ai tenté de m'attacher au détail en songeant au tout, j'ai combattu l'aporie devant les espaces infiniment blancs et compris que, si l'on veut faire de son ouvrage une symphonie, chaque virgule est aussi essentielle que la note d'un triangle au dernier rang des cuivres. Et je me suis contenté de ce que je couchais sur le papier avait l'air de se tenir ensemble. J'ai compris que si je pouvais être compagnon, ce ne serait déjà pas si mal.

Ecrire, c'est aussi proposer des modèles. Ces mots que je viens de tracer sont un acte de foi et je les assume comme tels. A l'heure où la mode est de parler un peu plus de soi que ce ne fut par le passé, il est de bon ton de se donner en pâture et de s'arrêter longuement sur ses interrogations du moment. Regard horizontal. Reflet démultiplié à l'infini de complaisances quotidiennes. Construction en abîme.

Est-ce parce que je suis d'un pays plat – la Saintonge n'est guère montueuse – que j'ai refusé cet angle d'observation, depuis que j'ai quitté les premières heures du scripteur amateur ? Est-ce parce que j'écris en français, que nous écrivons, Didier et moi en français, et que lui, le fils d'immigrés affectionne tant cette langue que sa tribu adopta naguère ? Est-ce parce que je crois que la littérature doit aussi instruire, que j'ai privilégié le regard vertical ? Celui qui oblige à sortir de soi-même, à regarder non seulement devant, mais plus haut, vers des cieus ou un monde idéal, vers Platon ou saint Thomas, en regrettant de ne pouvoir écrire comme Flaubert.

Car l'écriture n'est pas seulement semblable à la cuisine, elle est aussi semblable à l'aliment. Elle nourrit le cœur et l'intelligence de celui qui y touche. Faut-il être niais pour croire que c'est en contemplant des images abâtardies de soi-même, mais de même nature, que l'on va pouvoir trouver un bâton pour cheminer. Faut-il être vaniteux pour oser comparer ce que l'esprit humain a conçu de plus beau, de plus haut, de plus noble, aux narrations ancillaires des agitations quotidiennes. Faut-il être

démuni pour ne pas voir que les grands modèles de l'esprit nous tendent la main et n'attendent que notre bon vouloir pour nous approcher d'eux.

J'ignore à tout jamais la portée de ce que j'écris. Entre les haines recuites, les aveuglements de l'amitié et les opportunistes de rencontre, je ne pourrai pas plus que quiconque jamais savoir à quel niveau se situe ma production. Et c'est tant mieux ! Me placerait-on trop bas que j'en serais paralysé, me hisserait-on trop haut que j'en serais tétanisé et incrédule, me cantonnerait-on dans le marais que je m'y noierais. Et d'ailleurs, pour parler en juriste, je pense que je n'ai à satisfaire à aucune obligation de résultat, mais à m'acquitter seulement d'une obligation de moyens par la maîtrise chaque jour un peu plus affinée d'un savoir-faire auquel je prends grand soin de m'appliquer.

Ecrire, c'est enfin s'offrir. Parler de soi en somme, alors que je m'en défendais naguère ? Renoncer à épouser les nuances infinies des aquarelles saintongeaises, pour faire du Bouineau ? Abandonner le chemin sur lequel, de Plutarque à Maupassant en passant par Corneille, on tentait de créer de grands modèles, au risque de n'être pas même capable de suivre Cosme Béchet, mais se livrer à la facilité et à la satisfaction de soi ?

Certes non.

Mais quand votre vocation vous a fait naître double, quand par un *fatum* étrange la gémellité est venue s'en mêler, il faut bien convenir que chaque mot écrit s'apparente à un fragment d'ADN porté par la déhiscence. Les choses sont ainsi faites que j'écris principalement pour l'Université, c'est-à-dire avant tout pour mes étudiants. Je leur offre ce que mes raisonnements théoriques peuvent avoir d'original, tout ce que je ne peux pas leur expliquer en cours. Ils ne saisissent que le Verbe d'une *persona*, passé au filtre de la réflexion. Mais même s'ils ne voient de moi que l'intellect, la sensibilité ne peut jamais être véritablement absente, notamment parce qu'ils savent que je les aime.

La sensibilité possède à l'inverse la première place dans *Jérusalem* ou *Les poulains*, comme nous disons dans l'intimité. Là, jaillit la foi, l'amour, la volonté de partage. Cette écriture ne peut rien décrire d'autre que la misère commune partagée par tous, sans jamais perdre de vue que les raisons d'espérer ne sont pas devant, mais plus haut. Nous l'avons appris ensemble, lui et moi, mon double en écriture, en compagnie de qui j'ai découvert tant de choses de la vie depuis bientôt un demi-siècle que, tels Erckmann et Chatrian, tels Boileau et Narcejac, qui fut membre de cette académie, nous cheminons de conserve. Comme nous ne savons plus très bien qui de nous a pensé ou écrit, quand nous écrivons ensemble, nous avons toujours, jusque-là, publié à quatre mains et je ne sais pas si je pourrais un jour, sans me sentir hémiplégique, faire seul le chemin de cette offrande aux autres avec les manuscrits qui sont dans mes tiroirs.

Ce que l'on offre, ce que nous offrons, ce que j'offre, qu'il s'agisse de l'Université ou de la littérature est à chaque fois complet, *absolutus*, délié de toute entrave, où chaque page n'est qu'un élément, un *pagus* où la Saintonge possède toujours un rôle, où l'entier de moi se retrouve dans chaque part, si vous m'autorisez à parodier Victor Hugo. Tout n'est question que de proportion, dosage de mots qui dissimulent cette page blanche qu'est la nudité de l'être.

C'est donc tout le contraire de l'exhibitionnisme au goût du jour. L'écrit possède à mes yeux une fonction plus qu'un but : servir ceux qui, via la main tendue des mots, puiseront le suc dont ils feront leur miel. L'écriture est un aliment, cuisiné avec discernement, que l'on offre dans un plat adapté à ses convives, qui sont sa raison

d'exister.

Ecrire, c'est servir.

Celui que vous avez choisi se considère donc comme un débiteur. Débiteur vis-à-vis de vous-mêmes, qui l'avez élu, débiteur envers sa terre à laquelle il se trouve viscéralement attaché, débiteur envers ceux qui le supportent depuis si longtemps. Celui qui vous parle, bien conscient du poids de ses dettes, les assume toutes et se propose de les honorer.